

Comment aborder l'interdisciplinarité de l'économie des organisations ?

Didier Chabaud, Claude Parthenay, Yannick Perez

▶ **To cite this version:**

Didier Chabaud, Claude Parthenay, Yannick Perez. Comment aborder l'interdisciplinarité de l'économie des organisations ? : Les conditions de possibilité d'une fertilisation croisée entre les disciplines. Congrès de l'AFSE, Association Française de Sciences Economiques, 2009, Parie, France. hal-01424613

HAL Id: hal-01424613
https://hal.science/hal-01424613

Submitted on 2 Jan 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Comment aborder l'interdisciplinarité de l'économie des organisations ? Les conditions de possibilité d'une fertilisation croisée entre les disciplines.

Didier Chabaud (THEMA Université de Cergy Pontoise & METIS EM Normandie**),**

Claude Parthenay (ADIS-GRJM Université Paris-Sud 11) **& Yannick Perez (**ADIS-GRJM Université Paris-Sud 11)

Résumé :

A partir de l'exemple de la théorie des organisations, cet article soulève la question des conditions de possibilité d'un dialogue entre des champs scientifiques différents (économie, psychologie, sociologie, sciences de gestion, droit, etc.). Si la recherche de fertilisations croisées entre les matières est souvent revendiquée (*cf*. Schmidt (2006) pour la liaison économie et psychologie) cette recherche ne doit pas, pour reprendre l'expression de Schumpeter (1954, p. 55), se transformer en « stérilisation croisée ».

Dans cet article, nous abordons la question des conditions de possibilité d'un dialogue entre les sciences à partir de ce qui fait leur socle commun : la prétention au vrai. Cette prétention a deux conséquences importantes. D'une part, le contenu du discours ne doit pas entrer en contradiction avec cette prétention. C'est ce qu'en philosophie on nomme un argument transcendantal, dont les implications ont été développées par Bitbol (2000) pour la physique, Apel (1976) pour la communication, ou encore Thomas-Fogiel (2000, 2003) pour la philosophie. D'autre part, les compétences prêtées à l'homme de science - et plus généralement à tout individu - ne doivent pas exclure la possibilité de tenir un discours qui puisse prétendre au vrai. Par exemple, si l'on définit l'individu comme entièrement déterminé par ses conditions économiques, sociales, son histoire ou son inconscient, alors il n'est plus possible de poser un discours qui puisse prétendre au vrai (Parthenay 2008a).

Or, le débat épistémologique concernant la portée des théories économiques des organisations est marqué par une absence de ce type d'analyse, et c'est cette lacune que cet article se propose de combler. Ainsi, en appliquant cette grille d'analyse à l'économie des organisations, il sera possible de montrer comment certaines théories peuvent être réfutées, mais aussi d'en tirer trois conséquences constructives :

1) L'argument transcendantal autorise la construction d'une grammaire simple pour les comparaisons entre approches dans le champ de la théorie des organisations.

2) Il permet de mesurer les points limite de certaines théories et d'en fournir l'explication comme le montre notre exemple de l'analyse des travaux d'Herbert Simon (référence).

3) Enfin, il fonde la possibilité de fertilisations croisées entre les théories des organisations.

Introduction

L'organisation est un objet d'étude pour de nombreuses sciences. En raison de cette situation, chaque approche scientifique sur les organisations se trouve face à la question de savoir s'il convient de se confronter aux autres ou bien de les ignorer. Williamson défend ainsi l'idée que la compréhension des organisations économiques passe par la réintégration dans l'analyse économique des apports du droit et de la théorie des organisations (Williamson 1994). Cependant, cette façon d'appréhender les organisations nécessite non seulement une capacité à « être interdisciplinaire » mais aussi une capacité à « être méthodique » et à avoir « l'esprit actif »[1].

Cette discipline de l'interdisciplinarité est particulièrement importante puisque de nombreux champs scientifiques s'intéressent aux organisations : économie, droit, sociologie, psychologie, ingénierie de l'organisation, etc. L'objet de cet article est de montrer que cette nécessaire discipline s'applique aussi à la réflexion épistémologique sur les organisations.

En effet, si l'on cherchait à classer épistémologiquement les théories des organisations, on peut constater qu'elles peuvent être rangées, dans une succession historique, depuis un pôle réaliste et jusqu'à un pôle relativiste, de Popper à Feyerabend. Le pôle réaliste, de type popperien, bien que prenant acte de l'impossibilité d'utiliser la réalité comme preuve de la vérité d'un discours, n'en continue pas moins de convoquer la réalité, au moins comme critère de « faillibilité » d'une théorie. En théorie des organisations, la défense, par Herbert Simon d'hypothèses « plus réalistes » est sans doute l'archétype d'une telle approche. De l'autre côté de l'axe, le pôle relativiste, prenant acte de l'impossibilité de faire preuve par la réalité en vient à relativiser tout discours scientifique au point, chez certains auteurs comme Feyerabend, de ne plus le distinguer d'autres types de discours.

Notre thèse va être de montrer que le travail scientifique, et donc la réflexion sur les organisations, peut sortir de l'oscillation entre réalisme sans probation et relativisme absolu, par une réflexion sur les conditions de possibilité d'un discours scientifique. Nous montrerons alors que le plus petit commun multiple d'un discours scientifique est sa prétention à être jugé sur le registre du vrai ou du faux. Cette exigence basique vaut pour toutes les démarches scientifiques et

[1] "Be disciplined; be interdisciplinary; have an active mind" (Williamson 2003, p. 9).

crée par là même un espace de confrontation entre disciplines au-delà des différences de méthodes et d'outils.

Nous allons ainsi montrer dans notre deuxième partie, d'une part, en quoi la nécessaire cohérence entre la prétention au registre du vrai de tout discours scientifique implique que le contenu de ce discours respecte ce principe et, d'autre part, que la prétention au vrai nécessite aussi de présupposer une capacité d'auto-réflexion à la fois pour le scientifique et pour tout individu. Loin d'être anodine, cette réflexion sur les conditions de possibilité d'un discours scientifique va nous permettre, dans la troisième partie de définir l'espace de dialogue possible entre les théories des organisations et de montrer comment il est possible de mettre en évidence les points aveugles ou limites des théories. Avant cela, dans une première partie, nous expliciterons pourquoi, une théorie des organisations doit pouvoir ouvrir un dialogue en refusant l'indifférence voire l'annexion de la totalité de la théorie des organisations par une seule science.

1 Les spécificités de la théorie des organisations.

Aujourd'hui, la théorie des organisations, au carrefour de plusieurs champs scientifiques s'inscrit dans un contexte épistémologique particulier de type « post positiviste logique » où les grilles épistémologiques foisonnent et ou l'on peut avoir le sentiment que toutes les approches sont équivalentes, indépendantes, autonomes et légitimes scientifiquement (Tsoukas et Knudsen 2003). Cette pluralité de la théorie des organisations en fait certes un champ d'investigation passionnant mais est aussi une source de confusion et de perte de temps sur le chemin d'une bonne théorie des organisations. Nous pensons qu'un moyen de faire le tri et d'y voir plus clair dans ce foisonnement est de partir du plus petit commun multiple de toutes les approches contradictoires sur les théories des organisations, à savoir qu'à minima, toute théorie des organisations prétend dire quelque chose de vrai sur son objet. Partant de ce point de départ, il est possible de soumettre chaque théorie à une seule grille d'analyse épistémologique qui s'interroge sur les conditions de possibilité d'un discours qui prétend au vrai.

1.1 Une théorie au carrefour de plusieurs champs scientifiques.

La théorie des organisations est au carrefour de plusieurs champs scientifiques (sociologie, économie, science de gestion, psychologie-sociale, etc.) Il est bien d'autres objets

scientifiques qui se trouvent dans une situation analogue. Ainsi la compréhension du fonctionnement du cerveau humain est à la croisée de matières parfois plus irrémédiablement éloignées (voir par exemple Baumgartner, Payre éds. 1995, ou Bennett et alii, 2007). Une telle situation impose un certain nombre de précautions lorsqu'on veut examiner la portée des théories étudiées.

Ainsi, les frontières du concept d'organisation peuvent être variables. Dans certains corpus scientifiques, l'organisation est quasi limitée aux organisations économiques, voire chez certains auteurs à l'entreprise comme organisation productive (Nelson et Winter 1982). Dans d'autres corpus, l'organisation regroupe toute forme de regroupement collectif d'individus au sein d'un groupe. Dans ce cas, on analysera ce qui fait le socle commun à tout groupe humain (rapport de pouvoir, manière d'agir, etc.) au-delà de leurs finalités forcément très diverses (parti politique, religion, club de sports, entreprises, etc.). Certaines approches définissent, de manière encore plus large, l'organisation comme tout processus permettant une forme d'ordre dans nos connaissances. Ici une organisation concrète (une entreprise, une association, etc.) sera, comme objet d'étude, inclue dans le champ de tout ce qui sert à organiser. Autrement dit, la compréhension des organisations administratives ou économiques est subsumée dans l'étude de toutes les formes d'ordre social quelles qu'elles soient (Chia 2003, p. 135).

Ces différences d'angle de vue ne doivent pas être négligées parce que les éclairages sur les organisations ne seront pas les mêmes, voire pourront apparaître comme contradictoires selon la manière dont l'organisation est définie. Ainsi, dans une approche qui centrera l'analyse sur les entreprises en tant qu'agents de production, les problèmes d'incitation, de résolution des comportements opportunistes, pourront l'emporter. Les éléments susceptibles de créer des divisions dans l'organisation seront donc particulièrement mis en valeur. A l'inverse, dans une approche à la Herbert Simon, dont l'interrogation porte sur la prise de décision en rationalité limitée, l'organisation apparaitra comme le lieu de résolution des problèmes de coordination grâce à une prise de décision collective (Simon 1991). Seront ici mis en évidence les éléments qui créent l'union dans l'organisation.

Cette impression de regards pluriels est renforcée parce que les méthodes et les outils varient selon les sciences qui s'intéressent aux organisations. Par exemple, là où l'enquête minutieuse a tout son sens en sciences de gestion (Mintzberg 1979), une focalisation sur la manière dont circule l'information et les mécanismes incitatifs qui y sont associés suffira, pour un

économiste comme Aoki, à la mise en évidence des traits saillants des différentes formes organisationnelles (Aoki 2001).

Enfin, au sein d'une même science il existe aussi des regards pluriels, voire contradictoires. Ainsi, en économie, les tenants d'une économie de la connaissance (Nelson et Winter 1982) s'opposent aux approches du « main stream » économique focalisées sur les mécanismes d'incitation dans les organisations (Holmström 1999).

Cette profusion de points de vue différents sur les organisations semble renforcée lorsque l'on regarde les grilles épistémologiques utilisées par les auteurs en théorie des organisations.

1.2 Un contexte épistémologique « post positivisme logique » ou tout est bon

La théorie des organisations est un sujet d'enseignement universitaire relativement récent. De ce fait, les débats épistémologiques en son sein se situent dans un contexte scientifique où les sciences ne sont plus considérées comme étant une description de lois inscrites dans la nature. Alors que le positivisme logique affirmait que « *la science ne peut se confronter qu'aux observables et que toute proposition contenant de l'inobservable est un non-sens métaphysique* » (Donaldson 2003, p. 50), la période actuelle que l'on peut qualifier de post-positivisme logique est marquée par la présence de multiples grilles épistémologiques : herméneutique, phénoménologie, postmodernisme, etc. Nous ne ferons pas ici un inventaire détaillé de l'ensemble des positions possibles, mais nous allons montrer que celles-ci peuvent conduire à une forme de relativisme qui rend difficile la possibilité de trancher entre des théories différentes, voire contradictoires.

Ainsi, les défenseurs du positivisme vont s'appuyer sur Popper pour défendre l'idée que le respect d'une stricte méthode peut permettre si ce n'est la validation par l'empirie, au moins l'invalidation. Donaldson par exemple affirme : « *Popper (1959), un philosophe important du positivisme, rejetait le positivisme logique en arguant que les inobservables, comme des concepts scientifiques tels les atomes, sont significatifs. A partir de tels concepts, on peut déduire des hypothèses sur les observables, qui peuvent être testées contre l'évidence empirique, soumettant la théorie à la falsification. Cette vision de la science comme activité hypothéticodéductive est probablement l'épistémologie la plus répandue parmi les positivistes contemporains* » (Donaldson 2003, p. 51).

Cependant, une telle position, ne peut que conduire au relativisme (Parthenay, Thomas-Fogiel 2005). En effet, le falsificationnisme poppérien présuppose la distinction entre propositions théoriques et propositions factuelles immédiatement référables à l'expérience [Lakatos 1970, p. 7 et s.]. Or, la réalité de cette distinction – condition nécessaire pour que la théorie scientifique soit falsifiable –, se révèle, de fait, impossible à établir. Pour échapper à cette impasse Lakatos recours au falsificationnisme méthodologique[2] pour lequel la pertinence d'une hypothèse (il ne s'agit plus ici de la réalité de la référence visée par l'énoncé mais du degré d'acceptabilité de telle proposition par la communauté) dépendra de sa capacité à demeurer dans l'histoire le plus longtemps possible. C'est donc, en dernière instance, l'histoire qui dira si un programme de recherche « dégénérera » ou pas. Cet affaiblissement du falsificationnisme de Popper conduira logiquement à un relativisme clairement revendiqué par Feyerabend.

En effet, explique Feyerabend, si seule l'histoire (c'est-à-dire l'utilité ou les besoins nécessaires à une civilisation à un instant donné) permet d'attribuer à une discipline une valeur scientifique à tel moment, alors la science actuelle n'a pas plus de légitimité scientifique que le mythe ancien. Plus encore pour Feyerabend (1970, p.237), Lakatos « *sélectionne arbitrairement la science pour en faire l'étalon de la méthode et de la connaissance, sans avoir examiné les mérites d'autres idéologies professionnelles* ».

Force est de constater que ce relativisme est très présent chez les auteurs qui s'intéressent à la théorie des organisations. On peut, avec optimisme, constater dans la lignée de White (1949) que des approches théoriques différentes peuvent conduire à des prescriptions identiques[3]. D'autres, avec un égal optimisme, propose dans un champ où les outils et méthodes ne sont pas figés de faire preuve d'imagination : « *Toutes les théories sont fausses, parce que, toutes extraient des données et simplifient le monde qu'elles prétendent décrire. Ainsi, notre choix n'est pas tant entre vraie et fausse théories qu'entre des théories plus ou moins utiles. Et l'utilité, pour le répéter, découle d'un travail de détective bien fait, suivi de sauts créatifs dans des directions*

[2] Pour Lakatos (1970, pp.62-70) : la démarche scientifique consiste à poser un programme de recherche dont les hypothèses fondamentales (« le noyau dur ») seront momentanément posées comme infalsifiables. Les hypothèses auxiliaires (« la ceinture protectrice ») devront, quant à elles, être réfutables et un programme de recherche conséquent devra rendre ces hypothèses réfutables

[3] Le texte est « The social structure of the restaurant », *American Journal of Sociology*, Vol. 54, 1949, pp. 302-310. Il est cité par Rojot (2005, p. 12).

pertinentes » (Mintzberg 1979, p. 584)[4]. De telles approches, si elles encouragent indiscutablement l'acte de recherche, ne permettent pas, cependant, comme l'indique Mintzberg, de répondre à la question de la véracité d'un discours. Une telle posture, poussée à son point limite, conduit à limiter les sciences à un art, à considérer que la médecine n'aurait pas à s'embarrasser de la recherche fondamentale en biologie. Notre propos ici n'est pas de critiquer les recherches en sciences de gestion au motif qu'elles auraient une visée pratique, mais de constater que les propositions résultantes d'une telle méthode, ne peuvent qu'être contingentes et circonstanciées à un contexte précis. La question qui reste en suspens ici est celle de savoir, s'il n'existe pas une voie pour asseoir des propositions qui peuvent prétendre au vrai en ce qui concerne les organisations.

Cependant, il reste un dernier point à présenter pour mieux saisir la difficulté de notre tache. En effet, la théorie des organisations, est incluse dans le champ des sciences humaines. Dès lors, il convient de ne pas oublier que les régularités, les causalités entre phénomènes, sont, pour une part, liées aux croyances que les individus peuvent avoir en tête. Certes, on pourrait essayer d'échapper à ce problème en circonscrivant l'analyse aux liens entre les faits sociaux. Ainsi Donaldson émet la proposition suivante : « *Il ya un problème pour savoir jusqu'à quel point un observateur extérieur peut avoir une connaissance exacte sur les motivations psychologiques d'un individu (…) Ainsi il n'existe pas de fondation stable dans les analyses motivationnelles et psychologiques des individus pour construire une science macro-organisationnelle (…) Au lieu de cela, une meilleure voie est celle du positivisme en cherchant à étudier les faits sociaux qui sont des phénomènes comme les structures ou d'autres caractéristiques organisationnelles publiques qui sont expliquées par d'autres faits sociaux, comme la taille de l'organisation ou la compétition dans l'environnement qui sont publiquement observables. A la fois les causes et les effets sont des caractéristiques objectives qui peuvent être mesurées de manière fiable et ainsi apportés une fondation stable à la science des organisations*» (Donaldson 2003, p 51-52). Cependant, ce type de faits sociaux (comme la taille d'une entreprise ou la compétition par rapport à l'environnement) repose sur un ensemble de règles qui les rendent permissifs. Or l'application de ces règles dépend en partie de la croyance des individus dans leur pérennité.

[4] "*All theories are false, because all abstract from data and simplify the world they purport to describe. Our choice, then, is not between true or false theories so much as between more or less useful theories. And usefulness, to repeat, stems from detective work well done, followed by creative leaps in relevant directions*". (Mintzberg 1979, p. 584)

Ainsi, le philosophe Searle cite l'exemple de l'écroulement du système communiste en Allemagne de l'Est : « *[le système] s'est effondré lorsque le système des fonctions-statuts n'a plus été accepté. La crainte d'une intervention soviétique n'était plus crédible, et la police comme l'armée autochtones n'étaient plus désireuses d'essayer de maintenir le système. En RDA, l'armée refusa de tirer sur l'opposition, même quand l'ordre lui en fut donné* » (Searle 1995, p. 123). C'est cette particularité des structures sociales qu'il faut accepter, et analyser sérieusement, pour pouvoir progresser dans la compréhension des organisations. Ainsi, « *il ne s'agit pas de nier la présence de régularités observables, mais de faire remarquer que ces régularités ne reposent pas sur des lois sociales invariantes, mais sur la stabilité des croyances et des anticipations des acteurs concernés* » (Tsoukas et Knudsen 2003, p. 15).

Carrefour de matières, entrecroisement de grilles méthodologiques, irrégularité des comportements humains, voilà à tout le moins trois défis auquel est confronté tout chercheur étudiant les organisations.

1.3 A la recherche d'un plus petit dénominateur commun.

Pour pouvoir tenter une fertilisation croisée entre les approches en théorie des organisations, il nous faut pouvoir trouver un langage commun et fermer deux portes qui peuvent apparaitre comme bien tentantes : d'une part, considérer que le dialogue, entre les différentes approches sur les organisations, n'est pas nécessaire en prenant acte de l'incommensurabilité d'approches scientifiques n'utilisant pas les mêmes concepts. C'est le risque d'indifférence ; d'autre part, affirmer qu'une seule approche peut rendre compte de tous les phénomènes liés aux organisations et dès lors considérer que le rapport entre les approches doit être celui de l'annexion.

La première porte à fermer est donc celle d'une incommensurabilité entre les différentes approches. Cette porte ouvrant soit sur une énumération érudite des différentes approches en théorie des organisations sans possibilité de les confronter[5]. Ici, la tache première serait que chaque matière, et, au sein de chaque matière, chaque approche théorique continue à approfondir les concepts utilisés plutôt que de chercher la confrontation entre les approches. Une telle

[5] On pourrait reprendre, pour illustrer ce type de posture épistémologique, la critique de la *neuroeconomics* par Gul & Pesendorfer (2005) au motif que les concepts utilisés par la science économique ne sont pas ceux de la psychologie.

conception est par exemple défendue par Ménard (2003 p. 103) lorsqu'il revendique une posture lakatosienne pour justifier la spécificité de la recherche du courant néo-institutionnelle. Dans cette perspective, chaque approche dotée de son noyau dur de concepts et d'une méthodologie rigoureuse doit être capable de progresser ou dégénérer si les concepts s'avèrent inopératoires. Il ne s'agit pas de nier la pertinence de l'approfondissement d'un programme de recherche. Mais ceci n'exclut pas *a priori* l'intérêt d'un dialogue entre différentes approches.

A contrario, la deuxième porte que nous voulons fermer est celle de l'annexion. Le reproche d'annexion de l'ensemble des sciences sociales a été très souvent formulé à l'encontre de la science économique. On peut noter deux manières d'étendre le champ des économistes par exclusion des autres approches qui sont directement reliées aux problèmes à la théorie des organisations.

- La première consiste à déplacer l'objet de l'économie d'une analyse des activités de production et de consommation vers une analyse des comportements des individus quelque soit leur activité, comme, par exemple, celles des organisations politiques ou juridiques. Un exemple symptomatique de ce type d'approches se trouve chez Posner (1981, pp. 1-2) lorsqu'il écrit dans l'introduction de son principal ouvrage : « *Bien que le sujet traditionnel de la science économique est bien sur le comportement des individus et des organisations sur les marchés, un moment de réflexion sur l'outil analytique de base des économistes pour l'étude des marchés nous suggérera la possibilité d'utiliser la science économique de façon plus générale. Cet outil est le postulat que les gens sont des maximisateurs rationnels de leurs satisfactions. Les principes de la science économique consistent en des déductions à partir de ce postulat. (…) Est-il plausible de supposer que les gens sont rationnels uniquement ou principalement lorsqu'ils sont en train de contracter sur les marchés et non lorsqu'ils sont engagés dans d'autres activités, comme le mariage, des contentieux, des crimes, le discernement et la dissimulation d'information ? (…) Si la rationalité n'est pas confinée aux transactions de marché explicites, mais est une caractéristique générale et dominante du comportement social, alors, l'appareil conceptuel construit par des générations d'économistes pour expliquer le comportement du marché peut tout aussi bien être utilisé pour expliquer le comportement hors marché* ». Cette

citation, d'un auteur se situant dans la lignée de la controversée école de Chicago[6], appelle deux remarques :

1) On peut constater un glissement sémantique de l'utilisation de la notion de rationalité qui passe du statut de postulat à celui de comportement usuel des individus quelques phrases plus loin. Or, une analyse plus précautionneuse devrait s'interroger sur le fait de savoir si une hypothèse qui parait valide lorsqu'elle est utilisée dans une situation particulière (des relations marchandes en l'espèce) peut être étendue à l'ensemble des autres comportements humains.

2) Est-ce que l'activité de Posner en tant que scientifique relève aussi d'une analyse en termes de maximisation de l'intérêt individuel ? N'y a-t-il pas contradiction entre l'ethos scientifique tel que le définit par exemple le philosophe Peirce et une rationalité purement calculatrice de son intérêt individuel ? Ainsi comme le souligne Chauviré dans un article sur le rapport de Peirce à l'économie : « *La vérité est par lui définie comme "l'opinion ultime", obtenue "à la limite idéale de la recherche" d'une "communauté illimitée" de savants purement rationnels et désintéressés. Le désintéressement est la marque propre du scientifique, l'inutilité, la marque de la science pure* » (Chauviré 2005, p.392). Il y a donc bien à tout le moins un paradoxe entre une attitude purement calculatrice de son intérêt individuel et une activité marquée par le « désintéressement » et « l'inutilité ».

Au total, Chez Posner, l'annexion, par l'économie, de l'ensemble des analyses comportementales des individus se fait au prix de l'oublie d'une réflexion sur la pertinence d'extension d'un postulat de rationalité sur des activités non marchandes[7].

- La deuxième forme d'annexion de l'ensemble des sciences sociales par l'économie consiste à appliquer les outils mathématiques des économistes à l'ensemble des faits sociaux afin d'en tirer des explications non triviales. L'ouvrage de Levitt et Dudner *Freakonomics* est sans doute l'exemple le plus connu de ce déplacement de la science économique vers le rayon outil/bricolage des sciences humaines. Au-delà du succès médiatique du livre, les nombreux articles de Levitt publiés dans les revues les plus académiques de la science économique nous obligent à prendre au sérieux cette nouvelle forme d'annexion des autres sciences sociales par la science économique.

---

[6] On retrouve ici « l'impérialisme beckerien » décrit par Gautié (2007).

[7] On peut remarquer ici que Friedman (1953) est beaucoup plus prudent dans son utilisation de l'hypothèse de la recherche de la maximisation du profit par les entreprises puisque, d'une part, il pose une hypothèse de « as..if » et que, d'autre part, il circonscrit cette hypothèse aux chefs d'entreprise lorsqu'ils exercent leur activité économique.

Ainsi, en 2001, le *Quarterly Journal of Economics* a publié un article intitulé « L'impact de la légalisation de l'avortement sur la criminalité ». L'on aurait pu s'attendre à ce qu'un tel article soit retenu par une revue de criminologie ou de sociologie… Quoiqu'il en soit de ce choix éditorial, le contenu de l'article consiste à montrer qu'il y a une corrélation entre la chute brutale de la criminalité juvénile à partir de 1991 et la légalisation de l'avortement par la cour suprême en 1973. Cette légalisation aurait permis aux femmes les plus en difficulté socialement et psychologiquement de ne pas mettre au monde des enfants dont les risques de sombrer dans la délinquance sont les plus élevés. La démonstration des auteurs de l'article repose sur des calculs de corrélation qui montre la pertinence de la liaison entre les taux d'avortement et les taux de criminalité. La causalité entre les deux est facile à établir puisque la légalisation de l'avortement précède de 18 ans la chute de la criminalité. L'article ne prétend pas analyser la sociologie des femmes qui avortent. Il se contente de façon objective de relier deux taux, le taux d'avortement et le taux de criminalité. L'objectif des auteurs est défini par eux comme purement scientifique : « *Nous voudrions souligner que notre but est de comprendre pourquoi la criminalité a baissé drastiquement dans les années 1990* (…) *En tentant d'identifier un lien entre la légalisation de l'avortement et la criminalité, nous ne voulons pas suggérer qu'un tel lien est « bon » ou « juste », mais plutôt, simplement montrer qu'une telle relation existe. En bref, notre analyse est purement positive et non normative* » (Donohue et Levitt 2001, p. 382).

Dans ce cas la science économique devient la science qui fournit des outils d'analyse à l'ensemble des sciences sociales. Cependant l'exercice scientifique semble extrêmement limité, puisque, dans l'exemple présenté, la démonstration s'appuie sur une corrélation, laquelle en bonne logique, n'a jamais valu causalité. En sciences sociales, tout particulièrement, la corrélation entre deux phénomènes nécessite tout un appareillage explicatif, appareillage qui n'est pas l'objet de l'article. L'annexion par l'économie de l'ensemble du champ des sciences sociales se fait ici au prix d'un abandon de l'objet de la science au profit d'un langage réduit à sa grammaire formelle sans possibilité de lui donner une valeur sémantique.

Les tentatives d'annexion de l'ensemble des sciences sociales par l'économie se font donc au prix d'une extension hasardeuse et non fondée d'hypothèses sur le comportement des individus utilisables dans un contexte précis à l'ensemble des comportements humains, ou, sur la dilution de l'objet de la science économique dans des outils qui ont perdu toute valeur sémantique. Dans ce dernier cas, pour paraphraser Searle (1985, p. 42), tout se passe comme si,

tel un programme d'ordinateur, l'économie se limitait à n'être qu'une syntaxe, alors même que les sciences sociales ont besoin, pour donner du contenu à leurs propositions, d'analyse sémantique.

Si l'on refuse l'indifférence polie et l'annexion, que reste-t-il comme voie pour une possibilité de dialogue entre les théories des organisations ?

Certes, l'objet est commun. Cependant, les manières de l'appréhender peuvent apparaître irréductibles. Ainsi, là où les économistes utilisent essentiellement des outils mathématiques, la sociologie recourra à des analyses qualitatives qui risquent de rendre les résultats des uns et des autres orthogonaux. De la même façon, là où les économistes construisent des modèles très éloignés d'idéaux-types, les sciences de gestion analyseront la réalité à partir d'enquêtes minutieuses. Cependant, il existe au moins un point commun, à l'ensemble des sciences s'intéressant au champ de la théorie des organisations, point commun à tous les discours à prétention scientifiques : la prétention à la vérité de ce qui est énoncé[8]. Le dialogue scientifique a ceci de particulier qu'il repose sur le jugement d'une proposition en termes de « vrai » et de « faux ».

Ainsi, notre thèse est de dire qu'il existe une solution pour sortir de ces problèmes et que cette solution repose sur les conditions de possibilité d'un discours scientifique. En effet, ce qui fait le plus petit dénominateur commun des sciences qui se préoccupent de la théorie des organisations est qu'elles prétendent obligatoirement et fondamentalement toutes dire quelque chose de vrai sur les organisations. Loin d'être anodine cette prétention a de conséquences importantes car elle modifie de façon importante les débats épistémologiques en sciences sociales.

[8] Cette prétention à la vérité vaut également pour les praticiens comme Chester Barnard ou Frederic Winslow Taylor lorsqu'ils systématisent leurs expériences pour les généraliser.

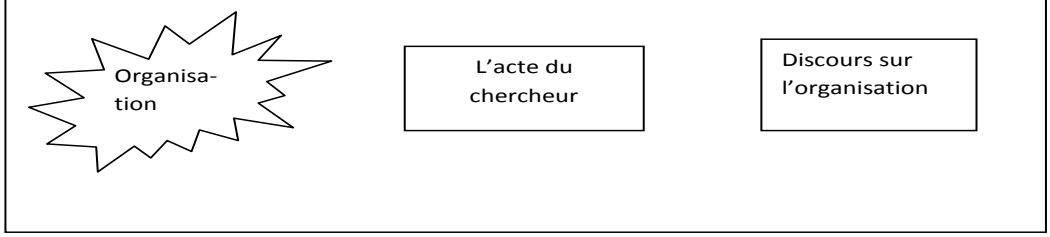
2. Une grille d'analyse qui lève bien des obstacles

L'argument qui consiste à affirmer que la prétention à la vérité est la condition de possibilité de tout discours scientifique est un argument qualifié en philosophie d'argument transcendantal[9]. Notre objectif dans cette partie consiste à montrer que la prétention au vrai de tout discours scientifique a des conséquences, d'une part, sur le contenu du discours qui ne doit pas entrer en contradiction avec cette prétention et, d'autre part, sur les compétences prêtées à l'homme de science et plus généralement à tout individu.

2.1 La nécessaire cohérence entre le discours et sa prétention à la vérité.

Dans ce premier critère de jugement, nous interrogeons directement le discours tenu par le chercheur sur l'organisation. L'organisation, telle qu'elle est analysée, conduit à sa représentation par le chercheur[10]. A côté de l'organisation comme réalité du monde sensible se construit un discours sur l'organisation. Entre la l'organisation et le discours sur l'organisation, il existe toujours l'acte du chercheur qui construit un discours. (cf. figure 1)

Figure 1. L'argument transcendantal : test de cohérence entre l'acte du chercheur et le discours sur l'organisation



[9] Formellement, un argument transcendantal est utilisé lorsqu'on affirme "that one thing (X) is a necessary condition for the possibility of something else (Y) so that (it is said) the latter cannot obtain without the former (…) if Y cannot obtain without X, this is not just because certain **natural** laws governing the **actual** world and discoverable by the empirical sciences make this impossible (…) but because certain metaphysical constraints that can be established by reflection make X a condition for Y in every **possible** world" (Stern 1999).

[10] Par représentation, nous n'entendons pas image du monde, avec l'idée que l'image devrait être la plus descriptive possible du monde tel qu'il est. Une telle affirmation nous ramènerait à un monde scientifique de type « positivisme logique » dont nous avons montré les limites dans la partie précédente. Par représentation, nous entendons l'activité scientifique qui constitue à créer des outils de compréhension, d'analyse d'un phénomène, peu importe qu'ils soient « réalistes » ou non.

L'argument transcendantal va consister à interroger la cohérence entre l'acte scientifique et le discours tenu.

La pierre angulaire de notre argumentation est que l'acte du chercheur consiste à produire des discours qui prétendent au vrai[11]. Sans cette prétention, il n'y a plus de science possible. Dès lors, cette prétention a des conséquences immédiates sur le contenu du discours et permet de douter de la pertinence de certains discours :

1) Ainsi Chia écrit à propos des postmodernistes (2003, p. 128-129) : « *Pour les postmodernistes, les théories sont vues comme d'utiles moyens ou instruments de sélection qui nous aident à négocier notre chemin au travers du monde (Rorty 1991).* ».[12]. En affirmant cela, les théories postmodernistes ne se posent plus la question de la vérité. Elles se définissent comme des instruments dont le seul critère pertinent est celui d'utilité. Mais, et c'est là notre question, à quoi prétend un postmoderniste en faisant cette proposition ? Doit-on conclure qu'il renonce à la vérité de sa propre proposition ? Cependant, s'il maintient que sa théorie est vraie, il donne un statut à sa théorie qui ne correspond pas à la définition qu'il donne d'une théorie. En ce sens, la proposition s'auto-détruit par absence de congruence entre le contenu de la proposition et sa prétention[13].

2) De la même façon, lorsque nous avons dénoncé dans la partie précédente certaines formes d'annexion de l'ensemble des sciences sociales par l'économie, nous nous sommes appuyés sur l'exemple de Posner.: « *Cet outil est le postulat que les gens sont des maximisateurs rationnels de leurs satisfactions. Les principes de la science économique consistent en des déductions à partir de ce postulat. (…) Est-il plausible de supposer que les gens sont rationnels uniquement ou principalement lorsqu'ils sont en train de contracter sur les marchés et non lorsqu'ils sont engagés dans d'autres activités* » (Posner 1981, p. 1). Doit-on en conclure que Posner lorsque son activité est d'écrire cette phrase ne prétend qu'à maximiser son intérêt individuel ? Si tel est le cas, alors son propos ne peut plus prétendre à une quelconque validité

[11] Prétendre au vrai ne signifie pas que le chercheur est certain de détenir la Vérité. Cela signifie qu'il demande que sa proposition soit jugée à l'aune du critère du vrai et non de celui du goût par exemple.

[12] "*For postmodernists theories are viewed more pragmatically as selective and useful instruments or devices that help us to negotiate our way through the world (Rorty 1991*".

[13] Remarquons ici que notre argument ne renvoie pas à une contradiction logique dans le discours lui-même. C'est donc bien une forme d'argumentation spécifique que permet cette mise en évidence de la nécessaire congruence entre l'acte de recherche scientifique et le contenu du discours.

universelle puisqu'il n'est que le reflet de la recherche de l'intérêt individuel de l'auteur. Son propos perd donc toute validité scientifique.

Ces deux exemples montrent que lorsqu'on prend au sérieux cette idée selon laquelle le discours scientifique prétend dire quelque chose de vrai, une première série de conséquences en ce qui concerne le contenu du discours. Celui-ci ne peut ni défendre l'idée d'une relativisme absolu, ni celle d'une réduction de la rationalité des individus qui conduirait à exclure la possibilité d'activité « gratuite » comme celle de la recherche du vrai[14].

A cette nécessaire congruence entre l'acte et le contenu du discours scientifique, l'argument transcendantal permet aussi de juger les discours scientifiques en ce qui concerne le rôle attribué aux individus dans l'univers scientifique très particuliers des sciences sociales.

2.2 Le rôle des individus en sciences sociales

Si à la fois les régularités n'ont de sens que tant que les individus ne modifient pas leur croyance et leurs anticipations, mais qu'en même temps, on sait trop de choses pour pouvoir fonder des régularités à partir des motivations psychologiques des individus, alors, il devient difficile de tenir un discours scientifique sur une science dont les atomes sociaux pour reprendre l'expression de Guesnerie « *ne diffèrent pas seulement des atomes du monde du monde physique par les représentations qu'ils se donnent de cet environnement ; ils peuvent aussi le changer, c'est-à-dire modifier les règles du jeu, les institutions et l'organisation économique elle-même* » (Guesnerie 2001, p. 804).

De nouveau notre réflexion à partir de l'argument transcendantal peut aider. Notre question va être ici : « N'est-on pas obligé, si l'on veut pouvoir tenir des discours qui prétendent au vrai, de présupposer certaines compétences aux individus ? ».

Nous répondrons à cette question en deux temps : 1) les présuppositions nécessaires en ce qui concerne les compétences du chercheur scientifique, 2) les présuppositions nécessaires en ce qui concerne tous les individus.

1) Tout d'abord on doit présupposer, pour penser la consistance d'un discours qui prétend à la validité de ce qu'il dit (discours scientifique), que l'acte de construction d'un discours scientifique ne peut être effectué que par des individus non entièrement déterminés par des éléments extérieurs. Pourquoi toute prétention à la vérité présuppose, intrinsèquement, que celui

[14] Remarquons également qu'il n'est nul besoin de posséder la technicité d'une science pour utiliser cet argument.

qui tient ce discours doive être considéré comme libre ? Parce que si tel n'était pas le cas, son discours ne pourrait être que le résultat d'une détermination particulière et contingente et perdrait par là toute prétention à l'universalité[15], pourtant inscrite *in nucleo* dans la notion de validité.

Si l'on considère l'individu comme le simple produit de déterminations extérieures et contingentes (son histoire individuelle, son milieu social, sa civilisation particulière), alors il devient impossible de distinguer dans telle régularité ou stabilité décrites par le théoricien des organisations si elles relèvent de la stabilité des croyances contingentes du chercheur ou si elles sont jugées comme stables à l'aune du critère du vrai. Dès lors reconnaître qu'une stabilité peut être comprise comme une loi sociale ne présuppose plus qu'il faille sortir des croyances du chercheur pour tenir un discours scientifique, de poser une réalité extérieure à celle construite par le chercheur comme preuve potentielle de ses assertions. L'acte du discours scientifique qui prétend au vrai présuppose la possibilité du vrai et la possibilité pour le chercheur de poser des actes de recherche qui ne soient pas totalement déterminés par des contingences[16].

En renversant la problématique, nous posons comme horizon que la condition de possibilité pour le chercheur de tenir des discours sur le monde, présuppose qu'il puisse faire abstraction de ses propres déterminations, c'est-à-dire qu'il dispose d'une capacité de retour critique sur son propre discours, autrement dit une « *capacité d'autoréflexion* ».

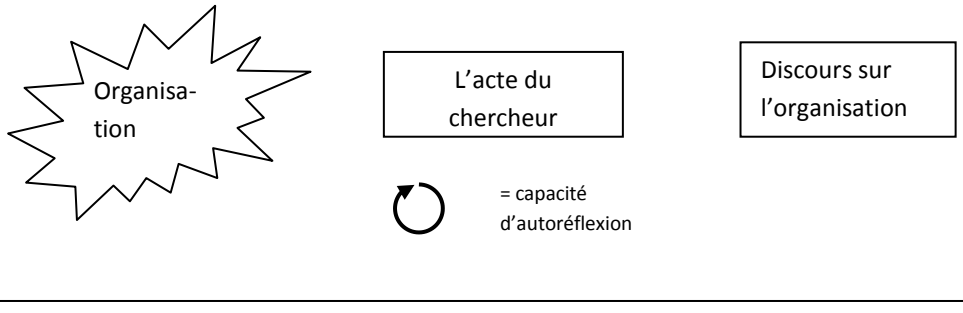
Bien sûr, l'on pourrait objecter ici que les individus ne disposent pas d'une telle capacité, et qu'en conséquence il existe toujours une forme de relativisme, mais si l'on ne pose pas, au moins comme horizon, cette capacité d'autoréflexion, alors, l'on est conduit à dire « toute proposition ne peut être que relative » et du même coup, l'on retombe sous l'argument transcendantal dans sa première formulation qui soulèvera la contradiction entre la prétention à la vérité de cette proposition et son contenu. Cette capacité d'autoréflexion, de retour sur son propre discours pour pouvoir détecter les contradictions entre la prétention au vrai et le contenu permet d'ajouter un critère de vérification à une théorie qui dépasse les habituels critères : respect de la logique interne du discours et confrontation de la théorie aux phénomènes (cf. figure 2).

---

[15] Comme ce qui est valable par delà un lieu contingent – telle civilisation géographiquement située – et par delà un temps ponctuel – tel moment historique

[16] Remarquons ici qu'il ne s'agit pas de dire qu'il n'existe pas de déterminismes sociaux, de contraintes de langage etc. Il s'agit de dire que si l'on veut prétendre pouvoir faire de la science, il faut présupposer que dans l'activité de recherche le chercheur peut faire abstraction de ces contingences.

Figure 2. La nécessité d'introduire une capacité d'autoréflexion du chercheur

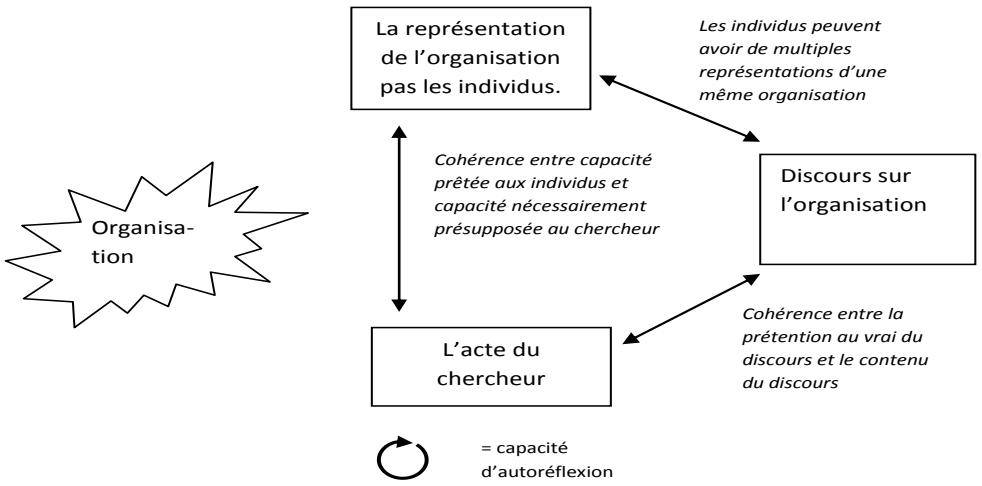


2) De plus, la capacité d'autoréflexion nécessaire à l'homme de science ne peut être déniée aux autres êtres humains, sauf à considérer l'homme de science comme relevant d'une espèce particulière. Si tel n'était pas le cas, il y aurait une déterminité de la possibilité d'être un homme de science et dès lors, l'impossibilité de penser l'acte de science comme un acte libre échappant à toute détermination. Il faut donc qu'il y ait congruence entre la capacité de représentation de l'agent et capacité de représentation du scientifique. Cette congruence se situe au niveau de la capacité en tant que telle et non de l'activation réelle de cette capacité.

Par exemple cela ne signifie nullement que le discours du scientifique puisse être immédiatement accessible au non scientifique. Il n'est pas nécessaire de rappeler que le discours scientifique nécessite la maîtrise d'un langage spécifique qui doit être au préalable acquis. Ce qui ne peut être dénié, c'est la capacité à acquérir ce langage. Congruence dans la capacité de représentation ne signifie identité des discours. Bien évidemment, ce corollaire de l'argument transcendantal a des conséquences importantes en théorie des organisations puisqu'il va permettre de poser d'une manière différente le rapport entre rôle des individus dans l'organisation (incluant les hypothèses sur la rationalité) et rôle des structures institutionnelles de l'organisation.

En effet (cf. figure 3), nous pouvons maintenant dégager les principales conclusions auxquelles nous a conduit notre réflexion sur les conditions de possibilité d'un discours qui prétend au vrai en théorie des organisations.

Figure 3. Les conditions de possibilité d'un discours scientifique sur l'organisation



1) Le discours sur l'organisation ne peut déroger à la congruence entre la prétention au vrai et le contenu du discours.

2) Il faut attribuer au chercheur une capacité d'autoréflexion, capacité qui doit être étendue à tout individu. Il y a la nécessité d'une cohérence entre les capacités attribuées au chercheur et les capacités attribuées aux individus.

3) Enfin, loin d'être réductible à une forme de rationalité, loin d'être totalement déterminés par leur contexte social, les individus parce qu'ils possèdent une capacité d'autoréflexion, peuvent avoir de multiples représentation d'une même organisation, et changer leur regard sur l'organisation par activation de cette capacité sans qu'il y ait besoin d'un choc externe pour ce faire.

3. Les apports de notre grille d'analyse à la théorie des organisations

Il convient ici de souligner que nous ne pouvons, dans le cadre de cet article, analyser un ensemble de théories des organisations à l'aune de l'argument transcendantal. Toutefois pour expliciter la fécondité de cette nouvelle approche, nous montrerons qu'au-delà de la réfutation d'un certain nombre de théories par non respect de l'argument transcendantal, notre grille d'analyse va avoir également trois conséquences constructives :

1) Elle autorise la construction d'une grammaire simple pour les comparaisons entre approches dans le champ de la théorie des organisations.

2) Elle permet de mesurer les points de limite de certaines théories et d'en trouver l'explication comme le montrera notre exemple de l'analyse des travaux d'Herbert Simon.

3) Enfin, elle ouvre la perspective de fertilisations croisées entre les théories des organisations.

3.1 Une grammaire simple pour les comparaisons entre les théories

Nous avons indiqué qu'un propos scientifique se discutait sous la forme du vrai ou du faux. Ceci signifie qu'il existe bien une justification commune (le vrai) et un langage commun (le jugement sur le critère du vrai ou du faux). Autrement dit, tout discours scientifique accepte à partir du moment où il a été formulé de subir un jugement sous forme de vrai ou faux. C'est ce point commun qui peut permettre le dialogue entre matières différentes lorsqu'elles se retrouvent autour d'un objet commun : l'organisation. Certes, la définition du mot « organisation » est multiforme, mais, dans une comparaison concrète entre des théories, l'objet peut être circonscrit à certaines formes d'organisation, par exemple les entreprises, les associations professionnelles, les partis politiques, etc. Lorsque nous disons qu'il y a nécessité d'une géographie commune, au sens d'un espace commun, nous ne présupposons pas qu'il faille considérer qu'il existe un objet extérieur au discours[17]. Nous constatons simplement que la condition d'un dialogue sur les

[17] Une telle proposition, nous emmènerait sur le très controversé terrain du réalisme et l'antiréalisme, au risque d'exclure du dialogue les tenants d'une vision de la connaissance sur l'organisation comme résultant exclusivement du discours, sans possible confrontation avec une réalité extérieure (puisqu'elle-même relève d'un discours).

entreprises de production, par exemple, est que, dans la définition de l'organisation les entreprises de production soient incluses.

Prétention au vrai et espace commun de réflexion sont donc les deux conditions du dialogue. Cependant, nous n'avons toujours pas de clé pour engager ce dialogue. Comment est-il possible, dans le « kaléidoscope »[18] que sont les théories des organisations, de tirer un fil qui permette un dialogue ? Est-ce qu'il y a des questions sur les organisations qui puissent faire sens pour toute théorie des organisations ? Est-ce qu'il existe une espace de questions à partir duquel un dialogue puisse être engagé ?

L'espace de dialogue qu'il nous faut construire doit pouvoir être utilisé à la fois sur le mode de la réfutation, donc l'abandon d'un certains nombres de points de vue considérés comme faux et au contraire la mise en valeur de points de vue considérés comme vrai[19], mais aussi de la complémentarité par la conjonction de points de vue différents.

Il nous semble qu'il y au moins trois questions qui peuvent faire sens et ouvrir l'espace d'un dialogue quelle que soit l'approche en théorie des organisations : « Que fait une organisation ? « Comment une organisation parvient-elle à faire ce qu'elle fait ? » « Comment l'organisation s'articule-t-elle avec son environnement ? ». Plus simplement encore les trois questions « quoi » « comment « où » semblent pertinentes quelque soit l'angle d'analyse sur les organisations. Cette grille d'analyse que nous avons testée sur 13 auteurs en théorie des organisations a donné les résultats décrits dans le tableau 1 (Chabaud et ali 2008, pp. 15-16).

[18] (Saussois 2007, p. 7)

[19] Au sein de la théorie économique des organisations, le livre de Coriat et Weinstein (1995) est l'archétype de ce type d'approche.

Tableau 1 : L'analyse de l'organisation comme réponse à un « quoi, comment, où »			
	Quoi : Que « fait » une organisation ?	***Comment : Comment une organisation parvient-elle à faire ce qu'elle fait ?***	***Où : Comment l'organisation s'articule-t-elle avec les autres acteurs économiques ?***
Coase	L'organisation, dans certaines circonstances, permet d'organiser des transactions à moindre coût que sur un marché.	La coordination entre les agents, *i.e.* la réalisation des transactions est obtenue grâce à une relation hiérarchique	La taille de l'organisation est limitée par l'existence de coûts de transaction. Selon la transaction, il peut être avantageux de recourir au marché ou à l'organisation. Organisation et marché sont complémentaires.
Penrose	L'organisation est un lieu de production qui mobilise des ressources productives	En s'appuyant sur des compétences et des facteurs de production libres	La dynamique de croissance d'une économie est basée sur l'exploitation et le développement de compétences
Simon	L'organisation est un mécanisme de prise de décision en situation de rationalité limitée	Mise en place de procédures de prise de décision	L'organisation est une des formes de prise de décision.
Williamson	L'organisation, dans certaines circonstances, permet d'organiser des transactions à moindre coût que sur un marché.	La relation hiérarchique est un moyen efficace de réaliser des transactions lorsque l'actif échangé est spécifique à cette transaction.	L'organisation est l'une des trois formes de réalisation des transactions. Les deux autres formes sont le marché et les formes hybrides (qui organisent des relations contractuelles de long terme entre les transactants).
Nelson & Winter	L'organisation est un lieu de production qui mobilise des compétences.	L'organisation met en place des routines organisationnelles qui sont des formes d'agir propres à une entreprise.	Les firmes sont sélectionnées par le marché, lieu où ses produits sont acceptés ou refusés par les consommateurs.
Aoki	L'organisation gère de l'information afin de mettre en œuvre des compétences productives.	L'organisation met en cohérence ses modalités de coordination avec son système d'incitation	Les organisations sont inscrites dans des contextes institutionnels et de marché qui contraignent leur manière de s'organiser.
Demsetz	L'organisation est un système d'allocation des ressources	Les contrats bilatéraux à l'intérieur des organisations permettent de résoudre les problèmes d'agence. L'organisation est un « nœud » de contrats bilatéraux.	L'organisation est une forme particulière d'allocation des ressources dans un monde où l'information est une ressource rare.
Jensen	L'organisation définit et exécute des contrats dans des situations d'information imparfaite et de complexité des comportements des agents.	Recherche de la bonne adéquation entre mobilisation des connaissances des individus, répartition des droits de propriété et mécanismes incitatifs	Il existe une complémentarité et une diversité des mécanismes incitatifs. La cohérence et l'efficacité de l'organisation provient de sa capacité à trouver la bonne complémentarité entre ces mécanismes
Holmström	L'organisation est une forme particulière d'allocation des ressources.	Nœud de contrats incitatifs	L'organisation est une somme de relations d'agence. Elle entre en relation avec d'autres agents par l'intermédiaire de relation de marchés.
Hart	L'organisation coordonne des activités dans un monde d'information imparfaite	Nœud de contrats incitatifs par distribution des droits de propriété résiduels	Il existe des modalités diverses de distribution des droits de propriété ayant un caractère plus ou moins incitatif. L'organisation est l'un des modes de distribution des droits de propriété
Chandler	L'organisation produit des biens ou des services	Le management est à la source de la capacité d'adaptation à l'évolution technologique et de marché grâce à et sa compétence à faire évoluer les structures de l'organisation.	Il existe une dynamique historique avec adaptation des agents aux chocs technologiques et institutionnels

Clark	L'organisation gère la conception de produit sous contrainte d'innovation.	L'organisation effectue des choix de modules de production et d'interfaces qui met en place un nœud de compétences	Les organisations s'inscrivent dans des trajectoires technologiques et d'innovation.
Mintzberg	L'organisation réalise la division des tâches de façon atteindre ses objectifs et organise la coordination de ces tâches.	L'organisation est un assemblage de structures et de flux entre ces structures cohérent	L'organisation doit être en congruence avec l'environnement

C'est à partir de ces « points de regards communs » que les points de vue divergents prennent sens et que des approches peuvent apparaitre complémentaires. C'est en ce sens qu'un dialogue est possible et que la théorie des organisations prend son sens. Notons ici qu'il ne s'agit ni d'annexion, ni d'exclusion mais d'enrichissements mutuels, où chaque science, par confrontation avec des points de vue différents peut progresser scientifiquement. Nous allons montrer que cette progression passe par la mise en évidence des points limites des discours théoriques sur les organisations.

3.2 La mise en évidence des points limites de certaines théories.

Nous pensons que notre grille d'analyse peut aider à faire progresser le débat sur les organisations par l'identification des points limites ou aveugles des discours scientifiques que notre grille permet de révéler. Pour s'en convaincre, nous prendrons l'exemple d'Herbert Simon dont l'apport à la théorie des organisations fait autorité.

Point n'est besoin ici de rappeler que l'œuvre de Simon est centrée sur la question de la manière dont les individus prennent leurs décisions[20] (Parthenay 2008b). L'organisation est par ces procédures, l'un des moyens de rationaliser la prise de décision pour de individus qui ne disposent que d'une rationalité limitée. En effet, si l'on suit Simon la rationalité peut être définie comme suit : « *dans une définition large de la rationalité, pratiquement tout comportement humain est rationnel. Les gens ont des raisons pour faire ce qu'ils font, et, si on les interroge, peuvent donner leur avis sur ce que se sont ces raisons* » [1991, p. 1]. Néanmoins, cette rationalité est limitée, en ce que l'homme se trouve dans un environnement précis dont il ne maîtrise pas tous les éléments, dont il ne peut calculer toutes les potentialités ; en outre, il peut s'illusionner sur ce qu'il fait ou ce qu'il est [Simon 1991, p. 1]. Ainsi les individus décident en fonction de « buts ou valeurs » limités, sur la base d'une série d'inférences et d'observations

[20] "My central preoccupation has been with the nature of the thought processes that people use in making decisions." (Simon 1997, p.x)

finies, lesquelles peuvent être fausses. Même si les inférences sont fausses, le comportement sera dit rationnel. Cette rationalité limitée peut être décrite à l'aide des procédures déployées par les agents pour effectuer leurs choix. Ainsi, l'agent rationnel recherche les différentes solutions (dites « solutions alternatives » – procédure de *search*) et en adopte une, non parce que c'est la meilleure en soi, mais parce qu'elle paraît satisfaire (*satisficing*)[21] les buts que l'agent s'est fixés. Ces procédures de décision peuvent être décrites et analysées scientifiquement grâce à l'intelligence artificielle. Les algorithmes des ordinateurs fournissent une bonne approximation de la pensée humaine et sont susceptibles de décrire la manière dont les individus prennent leurs décisions[22].

Cette question devient pour l'analyse de l'acte de recherche scientifique : « *Comment doté d'une rationalité procédurale, le scientifique peut-il construire son discours ?* ». En effet, l'acte scientifique suppose la possibilité de découverte, de mise en place de nouvelles manières de raisonner et non le simple suivi d'algorithme comme dans un programme d'ordinateur. Simon lui-même reconnait qu'il n'a pu expliquer la rationalité à l'œuvre dans les sciences et tout particulièrement le processus de découverte (Parthenay et Thomas-Fogiel 2005). Il parle même de chaînon manquant à propos du processus de création de nouvelles représentations : « *le processus de découverte de nouvelles représentations est le chaînon manquant de nos théories de la pensée. Il est désormais un des principaux domaines de recherche en psychologie cognitive et en intelligence artificielle* »[23].

Certes, Simon argue que, dans le futur, on parviendra à rendre compte de ces processus. Cependant, pour accepter son raisonnement il nous faudrait accepter une preuve par « induction à partir du futur ». Or l'induction est un procédé de preuve sujet à caution puisqu'il est toujours à la merci d'un contre-exemple qui viendra infirmer une proposition. Mais, elle l'est plus encore lorsqu'elle devient un pari qui consiste à dire qu'une expérience, non encore faite et dont on ne

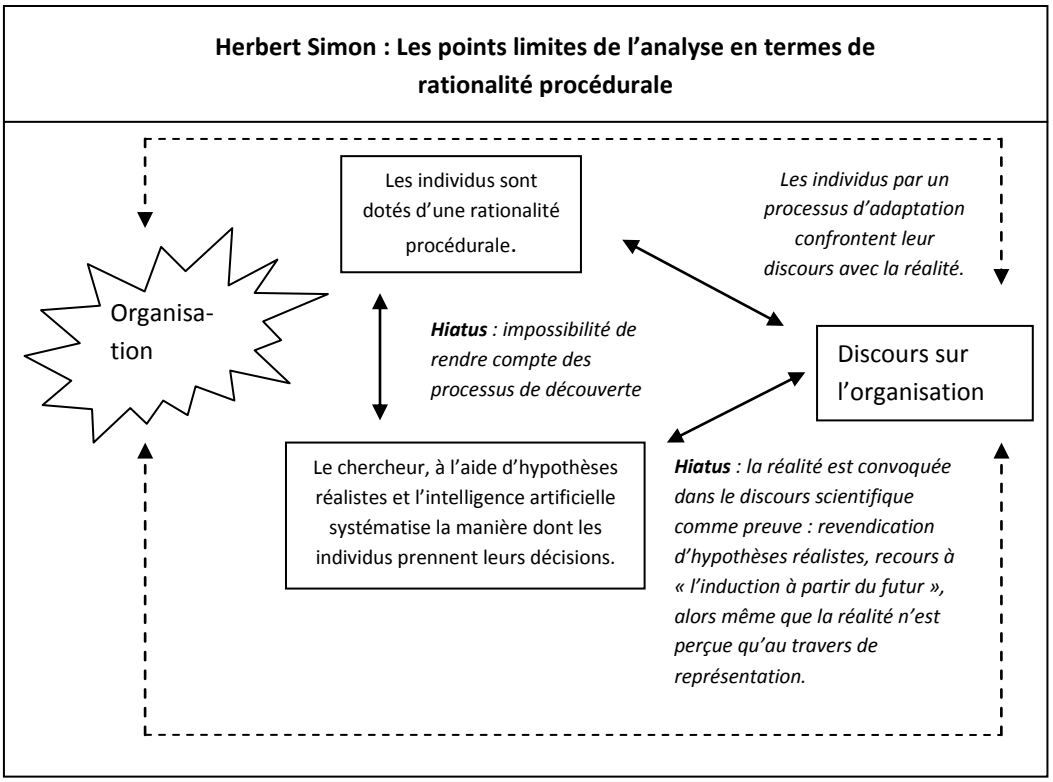
---

[21].Le mot *satisficing* est un néologisme créé par Simon : « *J'ai introduit il y a quelques années l'expression "satisficing" (valant satisfecit), parce qu'il ne semblait pas exister en anglais de mot permettant de caractériser les méthodes de décision visant à générer des solutions tenues pour bonnes ou satisfaisantes bien que non optimales* » [1969/1996, p. 215]. Sur ce point chez Simon, voir Parthenay [2005].

[22] Simon écrit à propos des programmes en intelligence artificielle : « *aussi primitifs que les programmes de compréhension puissent être, ils fournissent vraiment un ensemble de mécanismes de base, une théorie, pour expliquer comment les êtres humains sont capables de comprendre les problèmes, à la fois dans les nouveaux domaines auxquels ils ne connaissent rien et dans les domaines sur lesquels ils ont une plus ou moins grande quantité de connaissances sémantiques antérieures* » [Simon 1969/1996, p. 179].

[23] H. Simon, *The Sciences of The Artificial*, troisième édition, 1996, traduction réalisée par Jean-Louis Le Moigne, *Les sciences de l'artificiel*, Editions Gallimard, 2004, p. 198.

sait pas si elle le sera un jour, prouve une hypothèse actuelle. Au total, notre grille d'analyse permet de mettre en évidence les points limites de l'analyse d'Herbert Simon (cf. schéma 4).



Le discours d'Herbert Simon apparaît d'une grande rigueur logique. Les individus, comme le chercheur sont dotés d'une rationalité limitée et procédurale. La réalité est convoquée de la même manière par les individus et le chercheur. L'intelligence artificielle est l'outil heuristique systématiquement déployé par Simon. L'organisation, dans le cadre de la rationalité limitée devient logiquement un espace de systématisation de la rationalité procédurale. Cependant, au-delà de cette rigueur dans la construction théorique, notre grille d'analyse permet de mettre en évidence deux faiblesses argumentatives chez Simon.

1) L'impossibilité de rendre compte des processus de découvertes provient du refus de poser, comme condition de possibilité d'un discours scientifique, la capacité d'autoréflexion du chercheur. On peut remarquer que cette absence de capacité d'autoréflexion est plus largement problématique lorsqu'il s'agira de comprendre l'innovation radicale dans les organisations.

2) Le recours systématique au « réalisme » des hypothèses conduit Simon à utiliser l'argument « d'induction sur le futur », et plus généralement à convoquer la réalité comme

preuve, sans reconnaître qu'il faudrait pouvoir sortir de sa propre représentation du monde pour pouvoir poser la « réalité du monde » pour utiliser cette réalité comme preuve.

Ainsi, notre grille d'analyse permet d'en soulever les points faibles et les limites. Nous avons appliqué cette grille ici à Herbert Simon, mais il est loisible de l'étendre à tous les auteurs qui s'intéressent à la théorie des organisations (Parthenay 2008).

3.3 Entre fertilisation et stérilisation croisée des théories

Est-ce qu'une unification des différentes sciences sociales s'intéressant à la théorie des organisations est possible ? Il n'est sans doute pas inutile de rappeler l'avertissement de Schumpeter : « *Il n'est nullement assuré qu'un coopération plus étroite, réclamée à cor et à cri par des profanes qui attendent des miracles d'une « fécondation croisée », avec une assurance que ne trouble aucune compétence professionnelle, eût été une grâce sans mélange. (…) Comme un éminent économiste l'observait un jour, la fécondation croisée pourrait facilement se muer en stérilisation croisée* » (Schumpeter 1954, p. 55)[24]. Mais Schumpeter ajoute immédiatement : « c*eci ne touche pas ce qu'on a dit de la nécessité de suivre, au moins fragmentairement, l'évolution de tous les « domaines avoisinants »* » (Schumpeter 1954, p. 55).

Plusieurs arguments soutiennent l'argument d'une « stérilisation croisée ». Le premier est avancé par Schumpeter et renvoie à l'intérêt d'une division du travail et aux risques liées à la non spécialisation. Ainsi dans le champ de la théorie des organisations, les économistes se focaliseraient sur les problèmes d'efficacité productive, les sociologues sur le problème des rapports sociaux, etc. Le deuxième argument est le risque d'appauvrissement des résultats obtenus par la nécessaire renonciation aux outils les plus techniques de chaque science.

Cependant, en théorie des organisations, des contre-exemples de démarches scientifiques basées sur la fertilisation croisée entre sciences peuvent être donnés :

- On peut constater *l'emprunt des recherches dans une discipline pour fortifier une thèse dans une autre science*. C'est, par exemple, le débat entre A. Chandler et les économistes . Chandler, en tant que figure emblématique de la *Business History*, a ainsi pu être invoqué tour à tour par Williamson (1975, 1985), puis par Nelson et Winter (XXXX) pour justifier leurs

[24] On trouve une citation du texte Schumpeter dans Swedberg (2003, p. 374). La traduction que nous citons est celle des éditions Gallimard. L'expression employée par Schumpeter est « cross-fertilization » que nous traduisons plus volontiers aujourd'hui par « fertilisation croisée ».

analyses, alors même qu'une analyse fine de l'œuvre de Chandler montre plutôt une proximité de vis-à-vis des travaux de Penrose (1959) plus que des autres auteurs (*cf* Lefebvre, 2008).

- *La critique pour mieux souligner son propre apport*. Ainsi Granovetter (1985) reproche à Williamson de focaliser l'analyse sur l'opportunisme des agents, et oublierait ainsi que dans les organisations, mais aussi sur les marchés, les liens sociaux peuvent jouer un rôle important. Pour Granovetter, la théorie des coûts de transaction ne prendrait pas suffisamment en compte le fait que les agents sont susceptibles d'avoir des objectifs variés : « *les individus ont non seulement des objectifs économiques, mais* (…) *ils recherchent également la sociabilité, la reconnaissance d'autrui, le statut et le pouvoir.* » (Granovetter 1985, p. 112). Le concept d'encastrement dans un réseau de Granovetter serait dès lors plus à même d'éclairer le comportement des individus, et c'est à une vraie analyse alternative que prétend Granovetter.

- *La tentative de dépassement des limites de chaque matière pour construire des concepts mieux adaptés au problème que l'on cherche à résoudre*. Ainsi pour parvenir à définir l'efficience productive[25] Jean Ruffier a cherché à transcender les frontières entre les matières : « *La réflexion sur l'efficience productive nous a poussé à discuter des frontières de l'économie et de la sociologie. Elle n'en est pas entièrement nouvelle pour autant. Ce qui est nouveau, c'est l'articulation que nous essayons de faire entre logiques d'action sociale, logiques économiques et logiques techniques dans un définition du comment se définissent et s'atteignent des objectifs productifs* » (Ruffier 1996, p. 29). Aux yeux de Ruffier, la possibilité de travailler « *aux frontières du social, du technique, de l'économique* » (p. 27) repose sur l'un des principes de la démarche scientifique : la discussion. « *L'exigence première d'une démarche scientifique est la discussion. On ne peut être scientifique seul. Que l'on pense au logos grec, racine utilisée pour constituer la plupart des noms de sciences : cette racine renvoie au discours, ce qui implique à tout le moins un partenaire* » (p. 26)[26]. L'on aurait donc la possibilité d'une démarche scientifique qui cherche à dépasser les limites de chaque matière sur un programme précis de façon à pouvoir mieux répondre aux problèmes soulevés par ce programme.

---

[25] Jean Ruffier définit l'efficience productive d'un système complexe comme « *le niveau d'aptitude obtenue dans la capacité à mobiliser les ressource humaines et non humaines pour produire des objets ou services dans des formes et des coûts requis par la demande* » (1997, p. 9).

[26] Ceci est une remarque pour Didier. Voir si l'on ne peut pas développer cet argument aussi du côté de l'entrepreneurship. Si l'on en croit Swedberg (2003, p. 386) çà doit être possible.

- Enfin, *il existe aussi des tentatives de synthèse* entre des théories apparemment opposées pour en faire ressortir les complémentarités. Par exemple, Chabaud (2002) montre que loin de constituer des approches irréductibles, Williamson et Granovetter peuvent être lus comme de regards complémentaires et que les critiques de Granovetter peuvent avoir eu une influence sur l'évolution du concept d'opportunisme chez Williamson.

Bien évidemment, cet article ne prétend pas présenter tous les dialogues possibles entre les théories des organisations. Cependant, il montre que de telles démarches sont épistémologiquement fondées et possibles. Hors du registre de l'annexion ou de l'exclusion, c'est à partir d'un enrichissement mutuel des différentes approches scientifiques que la théorie des organisations peut avoir un sens.

Conclusion :

Alors que la théorie des organisations pourrait apparaître comme un espace de réflexion confus, où se côtoieraient des théories incommensurables, nous avons montré que celle-ci peut être un espace de discussion, parce que la prétention à la vérité des propos tenus et les présupposés qu'elle implique donne un critère de jugement commun à l'ensemble des théories des organisations. Dès lors, il est possible de mettre en place une grammaire des questions soulevées par toutes les théories des organisations de façon à, au-delà de la multiplicité des approches, établir des points de comparaison entre les théories. De plus, notre grille d'analyse permet une relecture des auteurs en théorie des organisations quelque soit la science à laquelle ils se rattachent. Enfin, à partir de cette grammaire commune, il est possible d'envisager une fertilisation croisée où les approches pluridisciplinaires, loin de diluer les apports de chaque discipline scientifique, permettent un enrichissement respectif et un dépassement des limites de chaque approche.

Bibliographie

AOKI Masahiko [2001], *Toward a Comparative Institutional Analysis*, Massachusetts Institute of Technology Press.

APEL Karl Otto [1976], Le problème de l'évidence phénoménologique à la lumière d'une sémiotique transcendantale, in POULAIN éd., *Critique de la phénoménologie*, Paris, Editions du Cerf.

BAUMGARTNER Peter, PAYR Sabine eds. [1995], *Speaking Minds: Interviews with twenty eminent cognitive scientists*, Princeton, Princeton University Press.

BENNETT Maxwell, DENNETT Daniel, HACKER Peter, SEARLE John [2007], *Neuroscience and Philosophy: Brain, Mind, and Language*, New York, Columbia University Press.

BITBOL Michel [2000], Arguments transcendantaux en physique moderne, CHAUVIER Stéphane éd., *La querelle des arguments transcendantaux*, Cahiers de philosophie de l'Université de Caen, Presse universitaires de Caen, pp. 81-101.

CHABAUD Didier [2002], Granovetter et la théorie des coûts de transaction : de la controverse à la fertilisation croisée ?, in HUAULT Isabelle éd., *La construction sociale de l'entreprise : autour des travaux de Mark GRANOVETTER*, Colombelles, éditions EMS, pp. 155-177.

CHAUVIRE Christiane [2005], L'économie de la recherche chez Charles Sanders Peirce, *Revue de Métaphysique et de Morale*, n° 3, Juillet-septembre.

CHIA Robert, Organization theory as a postmodern science, in TSOUKAS Haridimos & KNUDSEN Christian ed. [2003], *The Oxford Handbook of Organization Theory: Meta-Theoretical Perspectives*, Oxford University Press, pp. 113-140

DONOHUE John J. & LEVITT Steven D. [2001], The impact of legalizes abortion on crime, *The Quarterly Journal of Economics*, vol. CXVI, May, Issue 2.

DONALDSON Lex [2003], Organization Theory as a Positive Science, in TSOUKAS Haridimos & KNUDSEN Christian ed. [2003], *The Oxford Handbook of Organization Theory: Meta-Theoretical Perspectives*, Oxford University Press, pp. 39-62.

FEYERABEND P. K. [1970], *Against Method*, Minnesota Studies for the Philosophy of Science, 4, traduction française par B. Jourdan et A ; Schlumberger, *Contre la méthode*, Paris, Le Seuil, 1979.

FRIEDMAN Milton [1953], *Essays in Positive Economics*, University of Chicago, traduction française par Guy Millière, *Essais d'économie* positive, Paris, Litec, 1995. La pagination des références citées renvoie à cette traduction.

GAUTIE J. [2007], L'économie à ses frontières (sociologie, psychologie). Quelques pistes, *Revue économique* 2007/4, Volume 58, p. 927-939.

GRANOVETTER Mark [1985], Economic Action and Social Structure: The Problem of Embeddedness, *American Journal of* Sociology, vol. 91, n° 3, November, pp. 481-510, traduit en français par Isabelle This-Saint Jean, in GRANOVETTER Mark [2000], *Le marché autrement*, Paris, Desclée de Brower, pp. 75-114. Les références citées renvoient à cette traduction.

GUESNERIE Roger [2001], L'Etat et le Marché : constructions savantes et pensée spontanée, *Revue d'économie politique*, n° 6, novembre-décembre, pp. 798-814.

GUL F., PESENDORFER W. [2005], The case for mindless economics, *Working paper*, http://www.princeton.edu/~pesendor/mindless.pdf

HOLMSTROM Bengt [1999], The Firm as a Subeconomy, *Journal of Law, Economics and Organization*, n° 15(1), pp. 74-102.

HUAULT Isabelle éd. [2002], *La construction sociale de l'entreprise : autour des travaux de Mark GRANOVETTER*, Colombelles, éditions EMS.

LAKATOS Imre [1970], Falsification and the Methodology of Scientific Research Programmes, in LAKATOS et MUSGRAVE [1970]. Traduction française par Catherine Malamoud et Jean-Fabien Spitz, dans LAKATOS, *Histoire*

et méthodologie des sciences, pp. 1-146, 1994, Paris, Presse Universitaire de France. C'est cette traduction que nous citons.

LEFEBVRE Philippe [2008], Chandler : un débat avec les économistes des organisations, in Chabaud et alii éds., *Les grands auteurs en économie des organisations*, Editions EMS, pp. 315-347.

LEVITT Steven D. & DUBNER Stephen J. [2005], *Freakonomics*, traduction française d'Anatole Muchnick en 2006, Paris, Editions Denoël.

MENARD Claude [2003], L'approche institutionnelle : des concepts, une méthode, des résultats, *Cahiers d'économie politique*, n° 44, L'harmattan.

MINTZBERG Henry [1979], An Emerging Strategy of "Direct" Research, *Administrative Science Quarterly*, Vol. 24, n° 4, pp. 582-589.

NELSON Richard et WINTER Sidney [1982], *An Evolutionary Theory of Economic Change*, The Belknap Press of Harvard University Press, Cambridge.

PARTHENAY Claude [2008a], *Vers une refondation de la science économique ? Economie et argument transcendantal*, Paris, Editions du Cerf.

PARTHENAY Claude [2008b], Herbert Simon : rationalité limitée, théorie des organisations et sciences de l'artificiel, dans *Les grands auteurs en théorie des organisations*, Chabaud et alii éditeur**,** Management & Société, pp. 64-93.

PARTHENAY Claude & THOMAS-FOGIEL Isabelle [2005], Science économique et philosophie des sciences : la question de l'argument transcendantal, *Revue de Métaphysique et de morale*, n° 3, juillet, pp. 428-456.

POSNER Richard A. [1981], *The Economics of Justice*, Harvard University Press.

ROJOT Jacques [2005], *Théorie des organisations*, 2ième édition, Paris, Editions Eska.

RUFFIER Jean [1996], *L'efficience productive, comment marchent les usines*, Paris, CNRS éditions.

SAUSSOIS Jean-Michel [2007], *Théorie des organisations*, Paris, La Découverte.

SCHMIDT Christian [2006], Quelques points de rencontre entre économistes et psychologues, *Revue économique*, vol. 57, N° 2, mars, pp. 243-258.

SCHUMPETER Joseph A. [1954], *History of Economic Analysis*, Oxford University Press, traduction française en 1983 sous la direction de Jean-Claude Casanova, *Histoire de l'analyse économique*, Paris, Gallimard.

SEARLE John R. [1984], *Du cerveau au savoir*, Hermann, Paris. Traduction de conférences Reith 1984 de la BBC.

SEARLE John R [1995], *The Construction of Social Reality*, Edition Free Press, New-York, traduction française Claudine TIERCELIN, Paris, Gallimard, 1998. Les citations renvoient à cette traduction.

SIMON Herbert [1991], Organizations and Markets, *Journal of Economic Perspectives*, vol. 5, n° 2, pp. 25-44.

SIMON Herbert A. [1969/1996], *The Sciences of The Artificial*, Les références citées dans le texte renvoient à la traduction de la troisième édition réalisée par Jean-Louis Le Moigne, Editions Gallimard, 2004.

STERN Robert ed. [1997], *Transcendental Arguments, Problems and Prospects*, Oxford, New York, Oxford University Press.

SWEDBERG Ricard [2003], Economic versus sociological approaches to organization theory, in TSOUKAS Haridimos & KNUDSEN Christian ed. [2003], *The Oxford Handbook of Organization Theory: Meta-Theoretical Perspectives*, Oxford University Press, pp. 373-391.

TSOUKAS Haridimos & KNUDSEN Christian ed. [2003], *The Oxford Handbook of Organization Theory: Meta-Theoretical Perspectives*, Oxford University Press.

TSOUKAS Haridimos & KNUDSEN Christian [2003], The Need for Meta-Theoretical Reflection in Organization Theory, in TSOUKAS Haridimos & KNUDSEN Christian ed. [2003], *The Oxford Handbook of Organization Theory: Meta-Theoretical Perspectives*, Oxford University Press, pp. 1-36.

WILLIAMSON Oliver E. [1994], Visible and Invisible Governance, *The American Economic Review*, Vol. 84, n° 2, May, pp. 323-326.

WILLIAMSON Oliver E. [2003], What is going here?, Chapter 1, *Working Paper*.